

Maja Pawłowska

Comment parler d'Homère sans l'avoir lu : „Artamène ou le Grand Cyrus" de Mlle de Scudéry

Cahiers ERTA nr 2, 197-204

2011

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

MAJA PAWŁOWSKA

Université de Wrocław

Comment parler d'Homère sans l'avoir lu : *Artamène ou le Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry

Reconnu dans toute l'Antiquité gréco-latine comme modèle le plus accompli de la poésie épique, Homère a été aussi révérendé par les critiques et écrivains de la première moitié du XVII^e siècle. Toutefois, cette admiration, souvent, n'impliquait pas qu'on lût son œuvre. Comme l'a montré Noemi Hepp, dans sa monographie déjà classique *Homère en France au XVII^e siècle*¹, mais qui sert toujours de point de référence en matière d'études homériques, de nombreux érudits du Grand Siècle parlaient d'Homère sans l'avoir lu : tel est le cas de Mlle de Scudéry.

Artamène ou le Grand Cyrus, le plus long roman de la littérature française (13 095 pages dans son édition originale), a été publié en dix tomes entre 1649 et 1653 et a été un des textes fictionnels les plus admirés et lus du siècle². L'engouement du public pour le récit des amours contrariées de Cyrus et Mandane, ainsi que de presque quatre cents autres personnages secondaires, était dû, entre autres, aux conditions spécifiques de l'élaboration de l'œuvre. Son auteur, Madeleine de Scudéry³, une habituée de l'Hôtel de Rambouillet⁴, a créé son œuvre en salon, consultant en permanence les goûts du public mondain. Ces échanges intellectuels avec ses lecteurs ont été bénéfiques en tant que contribution considérable à l'enrichissement

¹ N. Hepp, *Homère en France au XVII^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1968.

² Cf. N. Grande, « Stratégie d'écriture : la carrière de Madeleine de Scudéry », [dans :] *Recherches des jeunes dix-septémistes. Actes du V^e colloque du Centre International de Rencontres sur le XVII^e siècle*, édités par Ch. Mazouer, coll. PFSCS, Tübingen, 2000, p. 193.

³ Pour plus de détails concernant l'attribution des textes des Scudéry voir : R. Galli Pellegrini, « Les œuvres de Georges de Scudéry dans la critique contemporaine : quelques réflexions », [dans :] *L'histoire littéraire, ses méthodes et ses résultats. Mélanges offerts à Madeleine Bertaud*, réunis par Luc Fraisse, Genève, Droz, 2001, p. 185-186.

⁴ Elle a ouvert son propre salon en 1652.

de la matière narrative⁵. Les contacts réguliers avec son public forçaient la romancière à respecter l'horizon des attentes de la société précieuse. Et c'est justement dans cet horizon que se placent les évocations d'Homère que l'on peut trouver dans *Artamène ou le Grand Cyrus*.

L'action du *Grand Cyrus* se passe dans l'antiquité. Le Grand Cyrus, fondateur de l'empire perse, est un personnage authentique du VI^e siècle avant J.-C. Le choix de ce sujet impliquait tout naturellement des références historiques qui, à l'époque, provenaient essentiellement de *L'Enquête* d'Hérodote d'Halicarnasse et de *La Cyropédie* de Xénophon⁶. Évidemment, des références littéraires, liées aux thèmes légendaires et à la réalité du monde gréco-romain antique, étaient aussi exigées. Madeleine de Scudéry devait donc faire preuve d'érudition, d'une connaissance sommaire de l'histoire et mythologie anciennes, pour que son récit soit jugé comme vraisemblable. C'est pour cette raison que le nom d'Homère apparaît dans le texte.

Dans la première moitié du siècle, la maîtrise sommaire du grec était considérée comme un élément incontournable de l'instruction des garçons. Tous les élèves des collèges faisaient du grec, ce principe étant observé à la fois dans les collèges catholiques traditionnels, jansénistes et protestants⁷. Il serait cependant abusif d'en déduire que les jeunes lisaient l'œuvre d'Homère en entier. L'acquisition du grec passait par l'étude des textes, mais elle consistait essentiellement en l'apprentissage de morceaux choisis et non en une lecture suivie des poèmes épiques. La connaissance d'Homère était donc scolaire et, de ce fait, très lacunaire, centrée avant tout sur la mémorisation des fragments qui contenaient des moyens d'expressions élégants ou des préceptes moraux édifiants, utiles à citer dans les conversations mondaines.

Au XVII^e siècle, l'époque des grands hellénistes de la Renaissance est révolue⁸. L'évocation d'Homère au temps de Mlle de Scudéry ne servait qu'à cautionner un certain bagage culturel attendu des honnêtes gens. Comme l'a remarqué Noemi Hepp⁹, l'estime des critiques et du public pour Homère relevait plus d'une tradition que d'une appréciation authentique de son génie poétique.

Cette situation était paradoxale : la connaissance imparfaite, voire l'ignorance, de l'œuvre du poète allait de pair avec la conviction, inculquée dans les collèges, qu'il était « le Prince des Poètes Grecs »¹⁰. Il y avait certainement des hellénistes

⁵ Cf. J. D. Lyons, « Clélie et la pratique sociale de l'imagination », *Littératures Classiques*, vol. 45, 2002, p. 215.

⁶ Les deux ouvrages ont été traduits en français au XVI^e siècle, entre autres par Henri Estienne.

⁷ Cf. Ch. Grell, *Le dix-huitième siècle et l'Antiquité en France 1680-1789*, Oxford, Voltaire Foundation, 1995, t. I, p. 8-9 ; N. Hepp, op. cit, p. 15.

⁸ Il faudra attendre le début du Siècle des Lumières et Mme Dacier pour le retour des lectures et éditions philologiques des deux épopées. Madame Dacier a traduit l'Odyssée en 1709 et l'Iliade en 1711.

⁹ N. Hepp, op. cit, p. 760.

¹⁰ Voici le titre de la traduction de Du Souhait : *L'Iliade d'Homère Prince des Poetes Grecs, avec la suite d'icelle, Ensemble le reuissement d'Helene, sugiect de l'histoire de Troie le tout de la traduction et Invention du Sieur Du Souhait*, 1614.

réputés en France au XVII^e siècle, mais ils formaient une minorité¹¹. Le cas des deux figures littéraires de premier plan, Corneille et Racine, illustre bien le phénomène de la connaissance inégale du grec et de l'œuvre d'Homère à l'époque. Racine, déjà dans sa jeunesse, possédait une « surprenante puissance dans la lecture des auteurs grecs »¹² et lisait *l'Iliade* dans l'original, dans une édition de 1554¹³. De l'autre côté, l'ignorance complète de la langue grecque par Pierre Corneille était un fait notoire¹⁴.

Comment donc situer dans ce contexte compliqué Mlle de Scudéry ?

Ses qualités intellectuelles et l'éducation soignée qu'elle avait reçue forçaient l'admiration de son entourage. Mais c'était toujours une éducation destinée aux femmes, différente de celle des garçons, acquise en dehors du système des collèges et de leurs études classiques¹⁵. Valentin Conrart, l'ami de Mlle de Scudéry, s'enthousiasme de son savoir. Selon ses propos, son oncle

[...] lui fait apprendre les exercices convenables à une fille de son âge et de sa condition, l'écriture, l'orthographe, la danse, à dessiner, à peindre, à travailler en toutes sortes d'ouvrages. [...] elle apprend d'elle-même les choses qui dépendent de l'agriculture, du jardinage, du ménage de la campagne, de la cuisine ; les causes et les effets des maladies, la composition d'une infinité de remèdes, de parfums [...]. Entendant souvent parler des langues italienne et espagnole, et de plusieurs livres écrits en l'une et en l'autre qui étoient dans le cabinet de son oncle et dont il faisait grande estime, elle desira de les savoir, et en peu de temps elle y réussit admirablement, tant pour l'intelligence que pour la prononciation [...]¹⁶.

En fait, il fallait le regard bienveillant de Conrart pour s'émerveiller de cette instruction tout à fait traditionnelle, basée sur des connaissances pratiques, où l'étude des Anciens faisait défaut et où tout le savoir littéraire résultait des démarches autodidactes de Mlle de Scudéry. Ce qui frappe dans ce passage, c'est l'absence des précepteurs de qualité qui auraient orienté l'esprit de leur élève vers un savoir plus approfondi. Il suffit de rappeler à cette occasion le cas de la jeune Marie de Chantal, future marquise de Sévigné qui, elle aussi orpheline élevée par des parents, ayant une éducation semblable, a eu comme enseignant Gilles Ménage, le célèbre grammairien, érudit versé dans les études classiques.

Madeleine de Scudéry n'a certainement étudié ni le grec ni le latin. Il est de même peu probable qu'elle ait acquis quelques rudiments de l'éducation classique par le biais de son frère, Georges de Scudéry, parce que la faible connaissance des langues anciennes de ce dernier et son peu de savoir dans ce domaine étaient bien

¹¹ N. Hepp, op. cit., p. 16.

¹² Ibidem.

¹³ Cf. N. Hepp, « Quelques aspects de l'Antiquité grecque dans la pensée française du XVII^e siècle », *Le XVII^e siècle*, 131, 1981, p. 118.

¹⁴ N. Hepp, *Homère en France*, p. 17.

¹⁵ Cf. R. Duchêne, « L'école des femmes au XVII^e siècle », [dans :] *Mélanges historiques et littéraires sur le XVII^e siècle*, édition collective, Paris, Société d'étude du XVII^e siècle, 1974, p. 143.

¹⁶ Mémoires de Valentin Conrart, [dans :] *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, par messieurs A. Petitot et Monmerqué, t. XLVIII, Paris, Foucault, 1825, p. 254-255.

connus¹⁷. Mlle de Scudéry ne pouvait donc certainement pas être encouragée à la lecture d'Homère par son entourage familial.

Noemi Hepp a démontré dans sa monographie que les deux Scudéry commettaient de grosses erreurs en citant des personnages inexistantes dans les poèmes homériques ou en attribuant aux héros de faux comportements¹⁸. Leur connaissance des textes ne découlait même pas de la lecture d'une traduction française d'Homère¹⁹, mais se bornait aux clichés, acquis pendant la lecture des traductions françaises en prose des récits médiévaux apocryphes de Darès et Dictys²⁰ développant des thèmes homériques.

Il faut souligner que, dans tout le *Grand Cyrus*, il n'y a qu'une seule citation où Mlle de Scudéry se réfère directement au texte du poète. En présentant une ruse mal réussie de Pisistrate, elle la compare à celle qu'Ulysse a inventée pendant son incursion clandestine à Troie, relatée par Hélène dans le chant IV de *l'Odyssée* :

Solon (...) luy dit fierement, qu'il jouïoit mal le Personnage d'Ulisse dans Homere : car enfin, luy dit-il, tu t'és blessé pour tromper les Citoyens : et il se blessa pour abuser les ennemis²¹.

Cette référence au texte est d'ailleurs extrêmement vague, en plus, Mlle de Scudéry la donne sur un ton expert, comme une histoire ne nécessitant pas de commentaires. Ainsi, l'écrivaine se soustrait à l'obligation d'être plus précise et cache son ignorance.

¹⁷ Jean Chapelain, *l'ami des Scudéry*, a présenté Georges de Scudéry de la manière suivante: « Il a peu de connaissances des langues anciennes. Pour la sienne, il la parle assez purement. Son principal mérite est dans son naturel qui est beau, et s'il était réglé par le jugement et soutenu par le savoir, il a une vigueur qui ne le laisserait pas entre les hommes ordinaires » (J. Chapelain, « Liste de quelques gens de lettres vivant en 1662 », [dans :] *Opuscules critiques*, éd. A. Hunter, Droz, Paris, 1936, reprint Genève, Droz, 2007, p. 419).

¹⁸ N. Hepp, *Homère en France*, p. 62–66.

¹⁹ Une traduction latine des seize premiers chants de *l'Iliade* effectuée en 1444 par Lorenzo Valla a été imprimée en 1474. C'est d'après cette traduction qu'a été réalisée la première traduction française de 1530 de Jehan Samxon. L'édition *princeps* en grec, le premier texte imprimé de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, a été publié à Florence par Démétrios Chalcondyle dès 1488. Le XVI^e siècle abonde en éditions philologiques, souvent accompagnées de traductions latines des poèmes homériques, comme celle d'Henri Estienne de 1589, ou françaises, comme celle de Hugues Salel et Amadis Jamyn de 1577, celle de Pelletier de Mans de 1580, de Salomon Certon (1604 *l'Odyssée* et 1615 *l'Odyssée* et *l'Iliade*) ou de Claude Boitel (1619). Cette pratique traductrice et éditoriale s'est estompée au début du XVII^e siècle : la dernière grande édition bilingue gréco-latine de *l'Iliade* et *l'Odyssée* date de 1622–1624, mais c'est la reprise de la traduction d'Estienne et non une nouvelle approche au texte.

²⁰ Le Moyen Âge occidental avait connu Homère par des textes latins, notamment par *l'Éphéméride de la guerre de Troie*, attribuée à Dictys de Crète, et *l'Histoire de la destruction de Troie*, attribuée à Darès de Phrygie (sans doute écrite au V^e ou VI^e siècle). Les récits Dictys et Darès ont suscité de nombreuses chroniques et œuvres de fiction ayant pour sujet la guerre de Troie. Cette présence médiévale indirecte, mais très marquée des textes d'Homère s'est muée à la Renaissance en une étude directe des textes. Avec l'afflux des hellénistes de Byzance et la découverte de l'imprimerie, les éditions et les traductions d'Homère ont pullulé.

²¹ Madeleine et Georges de Scudéry, *Artamène ou le Grand Cyrus*, Paris, Augustin Courbé, 1656, p. 6494, site: www.artamene.org (consulté le 17 avril 2009).

La méconnaissance de l'œuvre d'Homère n'a pourtant pas empêché Mlle de Scudéry de l'évoquer à plusieurs reprises et avec une grande assurance. La première mention d'Homère apparaît dans le troisième livre de la seconde partie du roman, au moment où le roi Ciaxare, père de Mandane, ordonne la saisie de la cassette d'Artamène. Pendant la fouille, on y découvre des bijoux, des parfums, l'*Illiade*, les lois de Solon, quelques vers, quelques énigmes, quelques cartes géographiques et le plan de Babylone²². L'examen du contenu de la cassette n'est rien d'autre qu'un moyen indirect d'esquisser la personnalité de Cyrus, le guerrier amoureux. Certains objets, comme les cartes, le plan et les lois de Solon, soulignent l'esprit stratégique du monarque conscient de ses responsabilités. Les autres sont propres à un homme amoureux, galant. L'*Illiade* d'Homère constitue dans cette description un joint entre ces deux domaines de la vie de Cyrus, unissant harmonieusement les différents aspects de sa personnalité, ses qualités intellectuelles, militaires, mais aussi sa sensibilité. Mlle de Scudéry se sert ici de l'*Illiade* comme d'un argument valorisant Cyrus.

Il serait cependant inexact de croire que le Prince des Poètes est toujours montré comme modèle. Quand Mlle de Scudéry décrit dans son roman *Megabate*, un honnête homme galant, cultivé, mais un peu pédant, elle mentionne le nom d'Homère, comme celui qui, tout simplement, a donné naissance à la grande poésie. Selon ses mots, *Megabate*

[...] n'est pas seulement un esprit grand et beau ; mais un esprit éclairé de toutes les belles connoissances : et je pense pouvoir assurer, que depuis Homere jusques à Aristhée, il n'y a pas eu un homme qui ait écrit, dont il n'ait leû les Ouvrages avec toute la lumiere necessaire pour en connoistre toutes les beautez et tous les deffauts²³.

Un autre fragment, un portrait d'Aristhée, est beaucoup plus évocateur et présente Homère sous un angle différent :

[...] Aristhée compose presentement un Poëme de la naissance des Dieux [...] qui est une chose si merveilleuse, que depuis Homere personne n'a entrepris un si grand Ouvrage. Mais il n'est pas seulement grand, il est encore admirable : et à es que disent ceux qui s'y connoissent bien , il y a plus d'ordre que dans Homere, plus de jugement, et plus de veritables beautez²⁴.

Si l'on prend en considération que Mlle de Scudéry ignorait l'œuvre du rapsode, ses propos ne peuvent que surprendre. L'écrivaine se permet de prononcer des jugements littéraires défavorables envers Homère, relatant, selon ses mots, les opinions de critiques plus experts. Ce n'est qu'une apparence qui reflète, en fait, son propre détachement par rapport à la tradition homérique. Les défauts étalés concernent à la fois la composition fautive, le manque de vraisemblance et les défaillances morales des personnages censés être exemplaires. Ces sortes de critiques

²² Ibidem, p. 1337.

²³ Ibidem, p. 4611.

²⁴ Ibidem, p. 4631.

étaient répandues à l'époque et ont perduré avec plus au moins d'insistance pendant tout le XVII^e siècle²⁵ pour, finalement, aboutir à la querelle des Anciens et Modernes.

L'attitude de Mlle de Scudéry envers Homère et son œuvre n'est pas déterminée. Parfois il est auteur exemplaire, dont la lecture valorise le héros, parfois il est cité comme une référence pseudo-érudite, parfois il est critiqué comme écrivain imparfait.

Les évocations plutôt éparses d'Homère dans le roman s'intensifient dans un passage, consacré au portrait de Sapho. Dans les milieux précieux, Mlle de Scudéry portait le surnom d'illustre Sapho. L'origine de ce surnom se trouve précisément dans le *Grand Cyrus* : l'histoire de Sapho, présentée dans la dixième partie du second livre du roman, est en effet un autoportrait de l'écrivaine, placé dans un décor antique. Au XVII^e siècle, le nom de Sapho n'avait pas la connotation des amours lesbiennes qu'il a aujourd'hui. La société précieuse connaissait Sapho par l'intermédiaire d'une pièce de Ménandre et, surtout, de la quinzième *Héroïde* d'Ovide. Vue dans cette optique, Sapho était une poétesse de talent et aussi une grande amoureuse, abandonnée par l'instable Phaon, que la passion déçue poussa au suicide²⁶.

Ovide a placé dans la bouche de son héroïne une phrase qui pourrait avoir été prononcée par Mlle de Scudéry :

Si la nature rigoureuse m'a refusé la beauté, je répare ce tort par mon génie ; ma taille est petite, mais j'ai un nom qui peut remplir toute la terre : je porte en moi-même ce qui doit en étendre la renommée²⁷.

En effet, comme la Sapho d'Ovide, la romancière tenait à sa gloire. Il n'était pas facile pour une jeune femme d'être écrivain à l'époque: Mlle de Scudéry appartient encore à la génération qui a précédé celle des Mmes Villedieu, Bernard, La Fayette ou d'Aulnoy, où on permettra enfin aux femmes de s'épanouir comme écrivaines²⁸. Il n'était ni courant ni décent d'être une femme de lettres vers 1650. Mlle de Scudéry semble libre de toutes ces contraintes socio-culturelles. Plus encore, elle est manifestement fière de ses dons littéraires.

En examinant le portrait de Sapho dans le *Grand Cyrus* et en considérant que c'est en fait une autoprésentation de Madeleine de Scudéry, on est avant tout frappé par la mégalomanie ahurissante de l'écrivaine. La démesure de sa suffisance apparaît à tous les plans. Tous les témoignages de ceux qui ont connu Mlle de Scudéry s'accordent qu'elle ne pouvait être comptée parmi les beautés²⁹. Dans le portrait de Sapho, la romancière souligne pourtant qu'elle a de beaux yeux et de belles mains.

²⁵ N. Hepp, op. cit., p. 762.

²⁶ Cf. H. Krief, *La Sapho des Lumières*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2006, p. 8.

²⁷ Ovide, *Œuvres complètes*, (XV Héroïde, réplique de Sapho à Phaon), Paris, Garnier, 1850, p. 51.

²⁸ N. Grande, op. cit., p. 195.

²⁹ Cf. V. Cousin, *La société française au XVIIe siècle d'après Le Grand Cyrus de Mlle de Scudéry*, Paris, Didier, 1858, p. 133.

Quant à son teint noirâtre, qui à l'époque était considéré comme répugnant, elle le décrit avec les mots suivants :

Pour le teint, elle ne l'a pas de la dernière blancheur : il a toutefois un si bel éclat, qu'on peut dire qu'elle l'a beau³⁰.

Ce maquillage de la vérité, reflétant des désirs cachés de la romancière, est poussé encore plus loin quand elle étale ses qualités intellectuelles. Elle vante son intelligence et son esprit exceptionnel, prenant de nouveau Homère comme point de référence :

[...] les charmes de son esprit, surpassent de beaucoup ceux de sa beauté : en effet elle l'a d'une si vaste étendue, qu'on peut dire que ce qu'elle ne comprend pas, ne peut être compris de personne : et elle a une telle disposition à apprendre facilement, tout ce qu'elle veut savoir, que sans que l'on ait presque jamais ouï dire que Sapho ait rien appris, elle savait pourtant toutes choses. Premièrement elle est née avec une inclination à faire, des Vers, qu'elle a si heureusement cultivée, qu'elle en fait mieux que qui que ce soit : et elle a même inventé des mesures particulières pour en faire, qu'Hésiode et Homère ne connoissoient pas³¹.

Homère, dans cette citation, est montré comme le maître reconnu de la versification, le prince des poètes par excellence. Toutefois, quoique admirable, il n'est pas inégalable. En prétendant qu'une jeune fille autodidacte, presque inculte, peut, grâce à son talent et son obstination, arriver à composer des vers originaux de la plus haute valeur, rabaisse le mérite littéraire d'Homère. Mlle de Scudéry insiste sur la qualité exceptionnelle de la poésie de Sapho :

[...] malgré toute sa modestie, [...] la Renommée porta bien tost son nom par toute la Grèce : et l'y porta si glorieusement, qu'on peut assurer que jusques alors, nulle Personne de son Sexe n'avoit eu une si grande réputation. Les plus Grands hommes du monde demandoient de ses Vers avec empressement, de toutes les parties de la Grèce, et les conservoient avec autant de soin que d'admiration³².

Pour compléter cette louange, le nom d'Homère est utilisé comme synonyme d'autorité en matière de poésie, mais d'autorité qui peut facilement être surpassée :

En effet ... y a-t'il rien de plus beau, que d'entendre dire qu'une Fille fait mieux des Vers qu'Homère n'en a fait, et qu'elle est plus sçavante que tous les sept Sages de Grèce?³³

Ce sentiment de supériorité, affiché envers Homère, est beaucoup plus qu'une simple arrogance. C'est la manifestation d'une attitude intellectuelle indépendante, libérée de la tradition littéraire³⁴ et de la suprématie masculine. Mlle de Scudéry

³⁰ M. et G. de Scudéry, op. cit., p. 6904.

³¹ Ibidem, p. 6905.

³² Ibidem, p. 6909.

³³ Ibidem, p. 6953.

³⁴ Jonathan Mallinson affirme même que Mlle de Scudéry « modifie les structures traditionnelles du roman » (J. Mallinson, « Mlle de Scudéry, lectrice des romans de son temps », [dans :] *Les trois Scudéry. Actes du Colloque du Havre*, recueillis par A. Niderst, Paris, Klincksieck, 1993, p. 334).

réaffirme clairement que l'éducation n'est pas nécessaire pour créer des chefs d'œuvre. Ils peuvent naître en dehors des modèles poétiques anciens, inculqués dans les collèges. Ainsi, en se comparant hardiment et sans complexes à Homère, qu'elle n'a pourtant pas lu, la romancière réclame une création littéraire spontanée et elle conteste la règle d'imitation des Anciens. Ainsi, indirectement, elle met en doute les fondements de la doctrine classique. Puisque son frère Georges, qui a signé le *Grand Cyrus* de son nom, a été l'un des théoriciens du classicisme les plus acharnés, elle ne pouvait aller plus loin dans son rejet des Anciens.

L'attitude désinvolte de Mlle de Scudéry envers l'œuvre d'Homère est, paradoxalement, répétée de nos jours par rapport à ses propres textes. En effet, aucun des romans volumineux de Mlle de Scudéry ne s'offre spontanément à l'analyse. Les dimensions gigantesques du *Grand Cyrus* ont découragé plus d'un critique. René Godenne cite dans sa monographie, consacrée aux romans des Scudéry, les noms de plusieurs chercheurs qui ont jeté l'éponge devant la lecture suivie d'*Artamène*³⁵. Comment donc lire Mlle de Scudéry et comment en parler sans l'avoir lue ? Sûrement en évitant l'attitude présomptueuse adoptée par l'écrivaine à l'égard d'Homère et en ne prétendant pas à des connaissances déficientes. Il semble préférable de lire *Artamène* sans idées préconçues, en profitant des possibilités de scruter le texte autrefois inaccessibles, fournies par les outils électroniques modernes. En effet, l'édition en ligne du roman³⁶, entreprise récente des Universités de Chicago et de Neuchâtel, ouvre l'accès non seulement au texte tout entier, mais aussi aux mots clés, permettant de trouver ainsi des contextes souhaités, stimulant des recherches. Ainsi, le volume du roman cesse d'être un obstacle à l'analyse du texte et permet d'aborder le *Grand Cyrus* sans l'avoir lu en entier.

³⁵ R. Godenne, *Les romans de Mademoiselle de Scudéry*, Genève, Droz, 1983, p. 12–13.

³⁶ www.artamene.org